

Jo Nesbø

Chasseurs de têtes

thriller



Extrait de la publication

folio
policier

FOLIO POLICIER

Jo Nesbø

Chasseurs de têtes

*Traduit du norvégien
par Alex Fouillet*

Gallimard

Titre original :

HODEJGERNE

© *Jo Nesbø*, 2008.

Published by agreement with Salomonsson Agency.
© *Éditions Gallimard*, 2009, pour la traduction française.

Né en 1960, d'abord journaliste économique, musicien, auteur interprète et leader de l'un des groupes pop les plus célèbres de Norvège, Jo Nesbø a été propulsé sur la scène littéraire en 1997 avec la sortie de *L'homme chauve-souris*, récompensé en 1998 par le Glass Key Prize attribué au meilleur roman policier nordique de l'année. Il a depuis confirmé son talent en poursuivant les enquêtes de Harry Hole, personnage sensible, parfois cynique, profondément blessé, toujours entier et incapable de plier. On lui doit notamment *Rouge-Gorge*, *Rue Sans-Souci* ou *Les cafards* initialement publiés par Gaïa Éditions, mais aussi *Le sauveur*, *Le bonhomme de neige*, *Chasseurs de têtes* et *Le léopard* disponibles au catalogue de la Série Noire.

Prologue

Une collision entre deux véhicules, c'est de la physique simple. Les hasards régissent l'ensemble, mais on peut les expliquer en disant que l'équation *force* \times *temps* revient à multiplier de la masse par une variation de vitesse. Introduisez les hasards sous forme de chiffres pour les variables, et vous obtenez un récit simple, vrai et impitoyable. Il raconte par exemple ce qui se passe quand un camion de vingt-cinq tonnes plein à craquer lancé à une vitesse de quatre-vingts kilomètres à l'heure heurte une voiture de tourisme d'une tonne huit roulant à la même vitesse. En se fondant sur les hasards en matière de point d'impact, de qualité des carrosseries et d'angle des corps entre eux, on obtient une infinité de variantes à ce récit, mais elles ont deux points communs. Ce sont des tragédies, et c'est la voiture de tourisme qui est en position délicate.

Le calme est étrange, j'entends le vent souffler doucement dans les arbres, et le murmure de la rivière. Mon bras est paralysé, je suis suspendu la tête en bas, bloqué entre chair et acier. Du sang et de l'essence gouttent depuis le plancher au-dessus de moi. Sous moi, sur le pavillon à damier de la voiture, je vois un coupe-ongles, un bras amputé, deux morts et un

vanity-case. Le monde n'a aucune beauté, juste de la vanité. La reine blanche est fichue, je suis un meurtrier, et personne ici ne respire. Moi non plus. Voilà pourquoi je vais bientôt mourir. Fermer les yeux et abandonner. C'est exquis d'abandonner. Je ne veux plus attendre. Et c'est pourquoi il devient urgent de raconter ce récit, cette variante, cette histoire d'angles formés par des corps entre eux.

PREMIÈRE PARTIE
PREMIER ENTRETIEN

Candidat

Le candidat était terrorisé.

Il portait une armure Gunnar Øye : un costume gris Ermenegildo Zegna, une chemise sur mesure de chez Borelli et une cravate bordeaux ornée de petits motifs semblables à des virgules ; Cerruti 1881, je parie. Mais sur les chaussures je n'avais aucun doute : des Ferragamo cousues main. J'en avais une paire.

Les papiers devant moi m'apprirent que le candidat était armé d'un diplôme de l'École de commerce norvégienne de Bergen avec une moyenne de presque vingt sur vingt, d'une période au Parlement pour la droite et de quatre années fastes à la tête d'une entreprise industrielle norvégienne d'assez gros calibre.

Et pourtant, Jeremias Lander était terrorisé. Sa lèvre supérieure était trempée de sueur.

Il leva le verre d'eau que ma secrétaire avait posé sur la table basse entre nous.

« J'aimerais... », commençai-je avec un sourire. Pas le sourire ouvert et inconditionnel qui invite un parfait inconnu à entrer dans la chaleur, pas le *facétieux*, mais le sourire poli, pas trop chaleureux, qui, à en croire la littérature spécialisée, dénote le professionnalisme du recruteur, l'objectivité et les méthodes analytiques de

rapprochement. C'est tout bonnement l'absence d'engagement émotionnel chez le recruteur qui pousse le candidat à croire en son intégrité. Et toujours d'après les écrits spécialisés, ce dernier donnera des informations plus objectives s'il a la sensation que ses mises en scène seront percées à jour, les exagérations révélées, les manœuvres tactiques punies. Mais je ne souris pas ainsi à cause de la littérature spécialisée. Parce que je me contrefous de ces écrits, ce ne sont que des conneries qui valent ce qu'elles valent ; tout ce dont j'ai besoin, c'est du modèle d'interrogatoire en neuf étapes d'Inbau, Reid et Buckley. Non, je souris ainsi parce que je suis comme cela : professionnel, analytique et sans engagement émotionnel. Je suis un chasseur de têtes. Ce n'est pas particulièrement compliqué. Mais je suis le meilleur.

« J'aimerais, répétais-je, que vous me donniez maintenant un peu plus de renseignements sur votre vie en dehors du cadre professionnel.

— Ça existe ? »

Son rire sonna un ton et demi plus haut qu'il aurait dû. Quand on sert une plaisanterie prétendument à froid au cours d'un entretien d'embauche, il est en outre malheureux d'en rire soi-même et de ne pas quitter le destinataire des yeux pour voir si elle fait mouche.

« J'espère bien », répondis-je, et son rire se changea en raclement de gorge. « Je crois que la direction de cette entreprise insiste pour que le nouveau directeur ait une vie bien équilibrée. Ils cherchent une personne susceptible de rester plusieurs années, un coureur de fond capable d'organiser sa course. Pas une personne consumée en quatre ans. »

Jeremias Lander hochâ la tête en avalant une autre gorgée d'eau.

Il devait faire quatorze centimètres de plus que moi, et avoir trois ans de plus. Trente-huit, autrement dit. Un peu jeune pour le poste. Et il le savait, c'était pour cela qu'il avait presque imperceptiblement teint les cheveux de ses tempes en gris. J'avais déjà vu ça. J'avais déjà tout vu. Entre autres, un candidat dont les mains transpiraient facilement arriver avec du talc dans la poche droite, pour la poignée de main la plus sèche et blanche jamais vue. La gorge de Lander produisit un gloussement involontaire. Je notai sur le guide d'entretiens : MOTIVÉ. AU FAIT DES SOLUTIONS.

« Vous habitez à Oslo, alors ? » demandai-je.

Il acquiesça. « Skøyen.

— Et marié avec... » Je feuilletai ses papiers, affichant l'expression d'agacement censée faire comprendre aux candidats que l'initiative doit venir d'eux.

« Camilla. Nous sommes mariés depuis dix ans. Deux enfants. Ils vont à l'école.

— Et comment décririez-vous votre couple ? » m'enquis-je sans lever les yeux. Je lui laissai deux longues secondes avant de poursuivre, alors qu'il ne s'était pas encore assez ressaisi pour répondre : « À votre avis, êtes-vous encore mariés après avoir passé au boulot les deux tiers de votre temps sur les six dernières années ? »

Je le regardai. Le trouble dans ses yeux était celui que j'attendais. J'avais été incohérent. Vie équilibrée. Besoin de s'investir. Ça n'allait pas ensemble. Quatre secondes s'écoulèrent avant sa réponse. Au moins une de trop, donc. « J'espère bien. »

Un sourire sûr, entraîné. Mais pas assez. Pas pour moi. Il avait retourné mes propres mots contre moi, et avec une intention ironique, je l'aurais noté comme un plus. Dans le cas présent, ce n'était malheureusement

que l'imitation inconsciente de paroles prononcées par une personne prétendument supérieure. MAUVAISE IMAGE DE SOI, notai-je. Et il « espérait », il ne savait pas, n'exprimait pas de visions, ne lisait pas dans une boule de cristal, ne savait pas qu'il savait que le minimum pour un directeur, c'est de pouvoir donner l'impression d'être clairvoyant.

MAUVAIS IMPROVISATEUR. TOUT SAUF UN PILOTE D'AVION EN PERDITION.

« Elle travaille ?

— Oui. Dans un cabinet d'avocats, en centre-ville.

— De neuf à seize heures chaque jour ?

— Oui.

— Et qui reste à la maison si l'un de vos enfants est malade ?

— Elle. Mais heureusement, c'est très rare que Niclas ou Anders soient...

— Vous n'avez pas de femme de ménage ou quelqu'un d'autre chez vous, dans la journée ? »

Il hésita comme le font les candidats quand ils ne savent pas quelle réponse sera la plus propice. Malgré tout, ils mentent si rarement que c'en est décevant. Jeremias Lander secoua la tête.

« On dirait que vous entretenez votre forme, Lander ?

— Oui, je fais régulièrement du sport. »

Aucune hésitation cette fois. Tout le monde sait que les entreprises veulent des directeurs qui ne succomberont pas à un infarctus au premier talus.

« Course à pied et ski de fond, peut-être ?

— Bien sûr. Toute la famille aime le grand air. Et nous avons un chalet à Norefjell.

— Je vois. Un chien aussi, alors. »

Il secoua la tête.

« Non ? Allergique ? »

Son mouvement de tête s'accentua. Je notai : MAN-
QUE PEUT-ÊTRE D'HUMOUR.

Je me renversai alors dans mon fauteuil et joignis les mains par le bout des doigts. Un geste exagérément arrogant, bien entendu. Que dire ? Je suis comme ça.

« D'après vous, jusqu'où votre renommée est-elle justifiée, Lander ? Et comment l'avez-vous assurée ? »

Son front déjà en nage se plissa tandis qu'il s'efforçait de comprendre. Deux secondes, et la réponse vint, résignée :

« Que voulez-vous dire ? »

Je soupirai comme si ce devait être évident. Fis mine de chercher autour de moi une allégorie pédagogique que je n'avais encore jamais employée. Et la trouvai, comme toujours par le passé, au mur.

« Vous vous intéressez à l'art, Lander ?

— Un peu. Ma femme, oui, en tout cas.

— La mienne aussi. Vous voyez le tableau que j'ai là ? » Je tendis un doigt vers *Sara gets undressed*, un tableau sur latex de plus de deux mètres de haut, représentant une femme en jupe verte occupée à faire passer un pull-over rouge par-dessus sa tête, bras croisés. « Un cadeau de ma femme. L'artiste s'appelle Julian Opie, et le tableau est estimé à deux cent cinquante mille couronnes. Possédez-vous des œuvres dans cette gamme de prix ?

— Il se trouve que oui.

— Félicitations. Sa valeur est bien visible ?

— Allez savoir...

— Oui, allez savoir. Le tableau, ici, est fait de quelques traits, la tête de la femme est un cercle, un zéro sans visage, et la couleur a été appliquée de façon monotone, sans texture. Il est aussi sauvegardé sur un

ordinateur et peut être tiré à des millions d'exemplaires rien qu'en appuyant sur une touche.

— Fichtre...

— La seule raison — et je dis bien : la seule raison — pour laquelle ce tableau vaut son quart de million, c'est la renommée de l'artiste. La rumeur qu'il est bon, la confiance qu'a le marché dans son génie. Car c'est difficile de mettre le doigt sur ce qui est génial, impossible de le savoir à coup sûr. Il en va de même pour les dirigeants, Lander.

— Je comprends. La réputation. On parle de la confiance diffusée par le dirigeant. »

Je notai : PAS IDIOT.

« Tout juste, poursuivis-je. Tout repose sur la renommée. Pas seulement la rémunération du dirigeant, mais aussi la valeur boursière de la société. Quel genre d'œuvre d'art possédez-vous, et à combien est-elle estimée ?

— C'est une lithographie d'Edvard Munch. *La broche*. Je ne connais pas le prix, mais... »

J'agitai une main avec impatience.

« La dernière fois qu'elle est passée aux enchères, le prix avoisinait les trois cent cinquante mille, acheva-t-il.

— Et comment avez-vous assuré cet objet de valeur contre le vol ?

— La maison a un bon système d'alarme. Tripolis. Tout le monde a ça, dans le quartier.

— Tripolis, c'est bien, mais c'est cher. C'est aussi ce que j'ai. Environ quatre-vingt mille couronnes par an. Combien avez-vous investi pour votre propre renommée ?

— Que voulez-vous dire ?

— Vingt mille ? Dix mille ? Moins ? »

Il haussa les épaules.

« Pas le moindre sou, répondis-je. Vous avez un CV et une carrière qui valent dix fois le tableau dont vous parlez. Par an. Et pourtant, vous n'avez personne pour les surveiller, aucun gardien. Parce que vous pensez que ce n'est pas nécessaire. Vous pensez que les résultats de la société que vous dirigez parleront d'eux-mêmes. Pas vrai ? »

Lander ne répondit pas.

« Bien, poursuivis-je plus bas en me penchant en avant comme si j'étais sur le point de lui révéler un secret. Il n'en est pas ainsi. Les résultats, ce sont des tableaux d'Opie : quelques traits tout simples plus quelques zéros sans visage. Les tableaux ne sont rien, la renommée est tout. Et c'est ce que nous avons à proposer.

— La renommée ?

— Vous êtes ici car vous êtes l'un des six bons candidats à un poste de dirigeant. Je ne crois pas que vous le décrochiez. Parce qu'il vous manque la renommée pour un travail de ce genre. »

Sa bouche s'ouvrit comme pour émettre une protestation. Qui ne vint jamais. Je me rejetai en arrière contre le haut dossier du fauteuil, qui grinça.

« Bon sang, mon vieux, vous avez *postulé* pour ce boulot ! Ce que vous auriez dû faire, c'est demander à un homme de paille de vous recommander à nous, et faire mine de l'ignorer quand on vous aurait appelé. Un dirigeant de premier ordre, on chasse sa tête, ça ne tombe pas tout chaud, tout rôti, à vos pieds. »

Je vis que l'effet escompté était atteint. Il était boulevé. Ce n'était pas un schéma d'entretien classique, comme Cuté ou Disc, ni aucune de ces méthodes stupides et inutilisables pondues par des psychologues

plus ou moins obtus et autres spécialistes des ressources humaines qui n'en avaient aucune. Je baissai de nouveau le ton.

« J'espère que votre femme ne sera pas trop déçue quand vous lui raconterez ça cet après-midi. Que le boulot de vos rêves vous a échappé. Que le stand-by professionnel va se poursuivre cette année aussi. Comme l'année dernière... »

Il fit un bond dans son fauteuil. Carton plein. Car ça, c'était Roger Brown en action, l'étoile numéro un dans le firmament du recrutement.

« L'a... l'année dernière ?

— Oui, ce n'est pas vrai ? Vous avez postulé pour un job à la tête de Denja. Mayonnaise et pâté de foie. C'était vous ?

— Je croyais que c'était confidentiel, ce genre de choses, répondit Jeremias Lander d'une voix sans timbre.

— Ça l'est. Mais mon travail, c'est de dresser des cartes. Alors c'est ce que je fais. Avec les méthodes que j'ai à ma disposition. C'est idiot de postuler pour des emplois qu'on ne décroche pas, surtout dans votre position, Lander.

— Ma position ?

— Vos papiers, des résultats professionnels, les tests et mon impression personnelle sur vous m'informent que vous avez ce qu'il faut. Tout ce qui vous manque, c'est la renommée. Et le pilier de base quand on se construit une renommée, c'est l'exclusivité. Chercher des jobs au petit bonheur sabote l'exclusivité. Vous êtes un dirigeant qui ne cherche pas *les* défis, mais *le* défi. Le seul et unique boulot. On va vous l'offrir. Sur un plateau.

— Ah oui ? » répondit-il avec une nouvelle tenta-

tive pour afficher son petit sourire en coin. L'effet fut nul.

« J'aimerais vous avoir dans notre écurie. Vous ne chercherez pas d'autre boulot. Vous refuserez quand d'autres cabinets de recrutement vous appelleront avec des propositions apparemment alléchantes. Vous vous en tiendrez à nous. Vous serez exclusif. On va vous construire une renommée. Et la surveiller. On va devenir pour votre renommée ce que Tripolis est pour votre maison. D'ici deux ans, vous annoncerez à votre femme un boulot d'un autre calibre que celui dont nous parlons en ce moment. C'est une promesse. »

Jeremias Lander se passa le pouce et l'index de part et d'autre de ses mâchoires soigneusement rasées.

« Mmm. Ça a pris une autre tournure que prévu. »

L'échec l'avait rendu plus calme. Je me penchai vers lui. Écartai les bras. Tentai de capter son regard. La recherche a démontré que soixante-dix-huit pour cent de la première impression au cours d'un entretien se fonde sur le langage corporel, et huit pour cent seulement sur ce qui se dit en réalité. Le reste concerne les vêtements, l'odeur des aisselles et de la bouche, ce que vous avez aux murs. Mon langage corporel était fantastique. Et pour l'heure, il exprimait ouverture et confiance. Je l'invitais enfin dans la chaleur.

« Écoutez, Lander. Le responsable du service clients et celui de la comptabilité viennent pour rencontrer un candidat demain. Je veux qu'ils vous voient aussi. Midi, ça vous convient ?

— Parfait. » Il avait répondu sans avoir besoin de consulter le moindre emploi du temps. Je l'appréciai tout de suite un peu plus.

« Je veux que vous écoutiez ce qu'ils ont à dire et, après ça, vous expliquerez poliment pourquoi vous

n'êtes plus intéressé, que ce n'est pas le défi que vous recherchez, avant de leur souhaiter bonne chance pour la suite. »

Jeremias Lander pencha la tête sur le côté.

« Se retirer de la sorte, ça ne va pas paraître un peu léger ?

— Ça sera perçu comme une marque d'ambition. Vous serez perçu comme quelqu'un qui a conscience de sa propre valeur. Une personne dont les services sont exclusifs. Et c'est le début de l'histoire que nous appelons... » Je fis un vague mouvement de la main.

« La renommée ? sourit-il.

— La renommée. C'est convenu ?

— D'ici deux ans.

— Je vous le garantis.

— Et comment pouvez-vous le garantir ? »

Je notai : CONTRE-ATTAQUE RAPIDEMENT.

« Parce que je vais vous recommander pour l'un des postes dont je parle.

— Et puis ? Ce n'est pas vous qui prenez la décision. »

Je fermai les yeux à demi. C'était une expression qui rappelait à ma femme Diana un lion somnolent, un seigneur repu. J'aimais bien.

« Ma recommandation, c'est la décision du client, Lander.

— C'est-à-dire ?

— Tout comme vous ne postulerez plus jamais pour un job que vous n'êtes pas certain de décrocher, je n'ai jamais donné aucune recommandation que le client n'ait pas suivie.

— Vraiment ? Jamais ?

— Pas qu'on se souvienne. Si je ne suis pas sûr à cent pour cent que le client suivra mes recommanda-

DU MÊME AUTEUR

Chez Gaïa Éditions

RUE SANS-SOUCI, 2005, Folio Policier, n° 480.

ROUGE-GORGE, 2004, Folio Policier, n° 450.

LES CAFARDS, 2003, Folio Policier, n° 418.

L'HOMME CHAUVÉ-SOURIS, 2003, Folio Policier, n° 366.

Aux Éditions Gallimard

Dans la Série Noire

LE LÉOPARD, 2011.

CHASSEURS DE TÊTES, 2009, Folio Policier n° 608.

LE BONHOMME DE NEIGE, 2008, Folio Policier, n° 575.

LE SAUVEUR, 2007, Folio Policier, n° 552.

L'ÉTOILE DU DIABLE, 2006, Folio Policier, n° 527.

Aux Éditions Bayard Jeunesse

LA POUDRE À PROUIT DU PROFESSEUR SÉRAPHIN, vol 1,
2009.



Chasseurs de têtes

Jo Nesbø

Cette édition électronique du livre
Chasseurs de têtes de Jo Nesbø
a été réalisée le 24 août 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070441143 - Numéro d'édition : 184804).

Code Sodis : N50117 - ISBN : 9782072451324
Numéro d'édition : 232948.